COMMENT FAIRE SOCIÉTÉ ?

Jean Pierre CAMBEFORT
Psychologue. Formateur en sciences humaines et sociales
Doct. Sc. Du comportement. HDR Sc. De l'éducation

==========

Position du problème

L'expression "faire" société" dans une société qui semble se défaire, est un thème d'actualité. D'autant plus que les récents mouvements sociaux semblent être les preuves vivantes, les symptômes de déséquilibres, créant, comme tout symptôme, des angoisses de chaos, de vide, d'absence de structure, de perte d'idéaux. Et faisant émerger les appels au retour à un ordre rassurant. Sans que pour autant les véritables enjeux soient soulevés et analysés.

Faire société implique une reconstruction continue, après des désastres et des reconsidérations politico éthiques.

Pour prendre du recul sur la thématique, je partirai de réalités scientifiques et de constats généraux pour porter progressivement le regard sur le monde contemporain.

Toute société animale dans laquelle les individus sont interdépendants, et qui ne se résume pas à des agrégats occasionnels, implique des relations ambivalentes entre solidarité et concurrence, entre tensions et coopération. Ce constat est particulièrement vrai dans la phylogénèse des primates, ordre zoologique auquel nous appartenons, et avec qui nous partageons tant de points communs.

Tout système social est un compromis adapté, et jamais totalement satisfaisant, entre ces deux paramètres.

Toute société humaine engage, par le langage, dans l'accès à des dimensions particulières de l'existence : celles où doivent se mettre en place les deux conditions irremplaçables d'une vie sociale porteuse de sens, de limites et de lois et qui sont les suivantes :

– *L'intériorisation de l'interdit* tout d'abord et de la loi. Les deux premiers interdits sont l'interdit du meurtre et l'interdit de l'inceste, qui s'inscrivent dans le sujet au moment de la problématique œdipienne chez le jeune enfant. Il garantit la condition d'acceptation, de connaissance et de respect des règles de parenté, puis constitue le schème à partir duquel les autres lois sont intériorisées.

– *La reconnaissance de l'Autre* ensuite, avec une majuscule, désignant, en référence à la pensée lacanienne, le « trésor des signifiants », c'est-à- dire le lieu symbolique inconscient d'où le sujet attend sa reconnaissance et son existence, et qui ne peut être asservi, ou réduit, à un objet d'appropriation égocentrique. Cet Autre relativise l'existence sociale du sujet, à sa condition humaine : être unique, singulier, et en même temps relié au tissu symbolique de son groupe, dans et pour lequel il n'est qu'un maillon.

L'intériorisation de ces deux principes, mise en place chez le sujet humain très tôt dans l'enfance, malgré les difficultés qu'elle engendre, est la pierre fondatrice du psychisme sur laquelle s'édifient, au cours de la socialisation, les multiples éléments culturels propres à chaque civilisation. La diversité des cultures humaines, les milliers de langues parlées, les rapports souvent conflictuels occasionnés par les nations, les territoires et les frontières sont-ils le reflet d'une radicale incompatibilité des groupes et des clivages ? Existe-t-il une « nature humaine » qu'Edgar Morin étudiait comme un dernier paradigme qui constituerait une unité émotionnelle ou comportementale de l'humain ?

Constats

Depuis les débuts de l'expansion des sociétés d'*Homo sapiens* sédentaires et hiérarchisées, c'est-à-dire depuis huit à dix mille ans, les sociétés humaines sont confrontées, à l'exacerbation de ce problème, qui fait toujours osciller les choix comportementaux entre les deux bornes extrêmes : l'expression la plus directe des pulsions destructrices et les solutions civilisatrices, sublimatoires qui permettent l'échange, le dialogue et surtout la reconnaissance de l'autre

Jacques Généreux[1] tente de se fonder sur ce qu'il analyse comme « le premier moteur de la vie humaine [qui est] le souci d'exister en cherchant l'équilibre psychique entre les deux faces du désir d'être : être soi-même, être avec autrui. » Or notre espèce s'est montrée plus performante que n'importe quelle autre dans la coopération. Celle-ci prévaut sur la concurrence, condition sans laquelle les sociétés des premiers hominidés n'auraient jamais pu survivre si la concurrence avait prévalu. Les humains ont dû développer, dans les premières sociétés, des relations sociales où la coopération, l'empathie, la régulation face à face des conflits devenaient prioritaires sur l'intérêt individuel et les rapports de domination.

« Dans les relations directes de proximité, il existe une forme de régulation naturelle de la compétition, parce que la chimie de l'empathie et de l'attachement équilibre celle du combat pour l'existence[2]. » De surcroît, du point de vue comportemental, notre espèce est dotée d'un corps nu, de modalités sensorielles privilégiées (le toucher, la vision, avant l'odorat et l'ouïe) qui permettent le réconfort physique intense, facteur de survie indispensable pendant des millions d'année.

« La spécialisation de l'évolution dans la communication et la cohésion sociale entre congénères a nécessairement laissé une empreinte biologique, que l'on a pu notamment déceler dans les mécanismes de l'attachement, de l'empathie. Toutefois […], *l'essentiel de la constitution génétique de l'homme moderne s'est effectué dans le cadre de très petites communautés nomades*[3] : quelques dizaines de personnes qui n'avaient quasiment jamais la nécessité de défendre un territoire. […] Pour reprendre la distinction d'Alain Caillé[4], l'évolution nous a préparés à la socialité primaire (avec les proches), mais pas à la socialité secondaire (avec les inconnus).

Comme le dit Safouan[5] : « Le mérite considérable des sociétés primitives consiste en ce qu'elles ne laissent pas le sujet se débattre seul avec la loi qui limite ses droits à la jouissance, comme avec les conséquences de son refus. […] De plus, bien qu'elle ne soit pas théoriquement dégagée, l'autonomie du symbolique est pleinement reconnue, au sens d'être privilégiée d'une existence sacrée. Au regard de ce domaine où le symbolique se combine avec le sacré, les mortels s'égalisent dans la fraternité de leur manque à être ou de leur castration symbolique[6]. »

---

[1] Généreux, J (2009) "*L'autre société*". Le Seul ed. coll "points"

[2] *Ibid.*

[3] (Italiques de l'auteur.)

[4] Caillé A., *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, Desclée de Brouwer, La Découverte, 2000.

[5] Safouan M., *op. cit.*

[6] La notion de *castration symbolique* est un concept psychanalytique qui, pour Jacques Lacan, garantit que le sujet assume la privation de sa relation fusionnelle avec sa mère et le fait passer d'une relation imaginaire à une relation symbolique, c'est-à-dire à la capacité d'investir le langage pour verbaliser le manque.
(*Cf*. Lacan J., *La Relation d'objet. Séminaire. Livre IV*, Seuil, 1994).

Or, dans les sociétés sédentaires et hiérarchisées qui apparaissent au néolithique et dans celles qui vont suivre pendant 5 000 ans, les relations deviennent institutionnalisées et anonymes. Autrui ne peut plus être représenté comme un « proche » dès l'instant qu'il est perçu comme n'appartenant plus au groupe primaire des noyaux sociaux de la familiarité immédiate. D'alter ego reconnu a priori comme semblable, il devient potentiellement menace ou danger.

Sa représentation comme semblable devient le résultat d'un effort cognitif tellement difficile qu'il s'effondre ou s'affaiblit dès que se mettent en place les enjeux de conflictualité groupale. Cet effort fragilise ainsi les maillons de l'empathie première, laisse la place au doute, et par conséquent aux rivalités potentielles. *Homo sapiens* devient alors un « animal doué de déraison » pour reprendre la formule de J. B. Fages qui suit sur ce point la pensée de Morin[7]. L'*Homo demens* devient capable de démesure, et si rien ne vient cadrer l'expression directe des pulsions par l'intériorisation de la loi et des interdits fondamentaux, l'*hubris* envahit le champ des représentations et des comportements[8].

« C'est avec la généralisation de la sédentarité entraînée par l'agriculture, puis l'augmentation continue de la population humaine qui en est l'une des autres conséquences, que la violence organisée (autrement dit la guerre) se systématise et prend des proportions qui ne cesseront de croître[9]. » Cette démesure se reporte également dans la quête insatiable d'acquisitions personnelles ou groupales, dans les champs du contrôle économico-politique. Démesure de contrôle et de pouvoir (l'un n'allant pas sans l'autre), démesure d'accumulations ; ce qui va à l'encontre de ce que l'on sait des « sagesses traditionnelles ». « Toutes les "sagesses" sont fondées sur la capacité de s'autolimiter, qu'il s'agisse du stoïcisme, de l'épicurisme, du bouddhisme, des sagesses africaines, des sagesses amérindiennes. C'est de ce côté-là que se trouvent nos "grands ancêtres"[10]. »

Ce trop-plein irrationnel et démesuré inclut également les pulsions destructrices, la fureur et la haine, différentes dans leur nature de l'agressivité. Et ces pulsions non régulées au cours de l'éducation peuvent être exprimées dans la vie des institutions dans les relations interindividuelles, ou redirigées à l'extérieur par ces institutions même, sur d'autres sous-groupes de la société globale.

Ainsi la haine n'est pas un régulateur relationnel (ou de distance interindividuelle) comme l'est l'agressivité qui vise à garder l'autre à une distance « respectable » par des processus de ritualisation comportementaux. Elle vise l'anéantissement de l'autre, sa destruction totale.

Par le processus de séparation entre "le monde familier" (mes insiders) et "le monde extérieur" à la famille, la tribu, le village, la ville, la région, l'appartenance, le parti… (mes outsiders), l'autre n'est accepté ou acceptable, assimilable humainement, que s'il franchit les seuils d'acceptabilité institutionnelle. Au cas contraire, il est traité en étranger, par conséquent susceptible d'être privé de toute considération.

Selon qu'autrui, en passant par les normes d'acceptabilité, c'est-à-dire par un ensemble de filtres et de prismes, redevient familier ou demeure étranger, les contenus des interactions sociales basculent nécessairement vers des comportements d'hostilité ou d'intégration.

La violence, physique ou symbolique, est par conséquent toujours justifiée par des discours et des représentations pour donner des raisons conscientes à son application (constituant une apparence culturelle), et pour l'extraire de son origine pulsionnelle inconsciente.

---

[7] Fages J.–B., *Comprendre Edgar Morin*, Privat, 1980.

[8] Le concept d'*hubris*, du grec ancien, thème principal de la tragédie, et que nous reprendrons plus loin, fait référence à tout ce qui s'exprime par la *démesure*, la prétention à une *supériorité insolente*.

[9] *Ibid.*

[10] Latouche S., *op. cit.*

Pour un territoire, pour des connaissances ou des techniques nouvelles, pour des alliances avantageuses, ou des croyances jugées supérieures (et le plus souvent pour plusieurs de ces raisons cumulées), l'action collective des sociétés dites « historiques » et sédentaires n'a cessé d'être inféodée aux désirs hégémoniques. Du Moyen Âge à l'époque nucléaire, les constructions, inventions, réalisations ont toutes été poussées par la surenchère mimétique, comme le pense R. Girard[11], c'est-à-dire la confusion chez les humains entre l'objet et sa représentation (ce qu'il signifie pour celui qui le possède). Le mimétisme engendre la rivalité, qui à son tour, renforce le mimétisme. L'imitation concurrentielle porte sur le désir de l'autre ; croyant surpasser leur semblable, donc faire mieux que lui, les humains font de leur rival un modèle. Les « intrigues de cour », calculs, manipulations et instrumentalisations d'autrui se sont installées depuis les débuts des sociétés emboîtées dont la stratification hiérarchisée en castes, classes, ou clans, a créé une concurrence pour accéder aux dominants, aux pouvoirs et aux éléments clé du contrôle social

Ainsi la loi n'est plus ce qui limite les pulsions humaines pour faire exister les sujets dans l'intérêt général, elle devient un outil de leur asservissement aux dominants. De régulatrice pulsionnelle et psychique, empêchant le débordement de l'*hubris*, de la démesure, elle en devient la justification principale permettant l'exercice de tous les possibles. Du point de vue psychologique, c'est-à-dire ontogénétique[12], les sociétés historiques ont déverrouillé l'autorégulation pulsionnelle, ont asservi l'ordre symbolique à l'accomplissement de fantasmes d'omnipotence, et ont provoqué une profonde régression psychique des relations sociales. Les institutions pyramidales qu'elles ont installées permettent l'asservissement du symbolique et de la loi à l'exercice incontrôlé des pulsions de toute-puissance. Ainsi les facteurs de désagrégation sociale se multiplient.

Énumérons les principaux : la violence physique, évidemment, mais surtout symbolique, insidieuse (performativité langagière, remplissage verbal, alliances inconscientes et groupes à loyauté fermée, la perversion et la manipulation, l'imposture, le procès d'intention, les pressions morales). La haine à elle seule contient et nourrit tous ces ingrédients.

Socialement toute forme de pouvoir entraine la surdité, l'absence de répondant, la désacralisation de la parole, la marchandisation des sujets.

Les contre pouvoirs

Le problème des contre-pouvoirs a toujours habité les sociétés inégalitaires, car leurs efforts d'organisation pyramidale et hiérarchisée laissent constamment à la marge des groupes ou des individus insatisfaits. Chaque société prétend avoir réponse à tout pour tenter de contenir chez les individus l'angoisse de l'inconnu, mais elle n'y parvient jamais complètement et comportent toujours une part d'iniquité qui représente cette zone obscure non symbolisée des contenus émotionnels

Avec un cerveau qui n'a pas changé depuis au moins trois cent mille ans, l'humain contemporain a fait éclater les schèmes ancestraux des interactions sociales de base, en les rendant dépendants des multiples et nouveaux contextes institutionnels des sociétés complexes, construites par les civilisations historiques, cumulatives de richesses et de mémoires, au cours d'un temps perçu comme linéaire, séparant un passé, un présent et un futur. Elles s'opposent dans leur fonctionnement même aux sociétés dites traditionnelles dans lesquelles la perception du temps est circulaire, répétitive et où il n'y a aucun désir d'accumuler ni richesse, ni « progrès », ni pouvoir dominateur.

---

[11] Girard R., *La Violence et le sacré*, Hachette, coll. « Pluriel », 1998.

[12] En fonction du développement de chaque individu.

La solidarité authentique en revanche s'installe spontanément lors de certaines circonstances pour reconstruire l'origine et l'originalité du « groupe primaire ». Les relations face à face, qui seules, depuis l'aube des sociétés humaines, permettent l'établissement d'un lien familier, sont presque toujours recherchées préférentiellement. Une sorte d'ancestralité sommeille au fond de chaque *Homo sapiens*, quelle que soit la situation sociale dans laquelle il se trouve ou l'institution à laquelle il appartient, qui le pousse à *personnaliser* les relations sociales et les « désinstitutionnaliser », c'est-à-dire à effacer pour un temps les cadres contraignants de l'institution, notamment la trilogie incontournable de son armature : les statuts, les fonctions et les rôles.

Les formes culturelles de sublimation

Le travail de sublimation, que Freud appelait « le travail de la culture[13] » est la seule démarche qui permet aux humains de sortir des archaïsmes émotionnels décrits plus haut. La tentation d'y succomber fait régresser les contenus des relations sociales aux schèmes infantiles ou à ceux des primates non humains, provoquant des réactions émotionnelles archaïques rationalisées par les individus ou les institutions dont ils sont partie prenante.

Parmi les activités de sublimation, on compte principalement

L'activité artistique et l'investigation intellectuelle,

La recherche du beau et de l'esthétisme,

La quête de la transcendance dans des activités spirituelles/religieuses

Les initiatives collectives de solidarité et de partage,

Le rétablissement du récit comme support de l'intersubjectivité,

Les processus thérapeutiques

Les principes inspirés de Droits de l'homme dans une société citoyenne, qui reprennent dans leurs principes les enjeux relationnels des groupes primaires.

Sans la culture, l'être humain régresse à des états antérieurs de la double échelle de développement du primate et de l'enfant. Il est poussé à s'humaniser pleinement dans un accroissement de conscience, ou bien à régresser dans un rétrécissement égocentrique qui l'entraîne à réifier ses semblables et à commettre les violences et les barbaries. Si les pulsions archaïques ne sont pas socialisées, c'est-à-dire réinvesties dans des activités socialement acceptables, la distance symbolique entre le sujet et autrui disparaît et toute forme de passage à l'acte s'immisce potentiellement dans les relations.

Il va sans dire que l'éducation à l'altérité constitue le premier rempart social contre la survenue de l'hubris, de la démesure.

[13] Freud S., *Malaise dans la civilisation*, *op. cit.* d